



MOSSET FA TEMPS

SOUVENIRS D' ENFANT, D' ADOLESCENT ET DE JEUNE CITOYEN

PAR JACQUES, JOSEPH, ISIDORE RUFFIANDIS

ENFANT DE MOSSET (5ème partie)

Dans ce nouvel épisode, nous retrouvons notre tout récent hussard noir de la République quittant son premier poste d'instituteur public à Céret afin d'accomplir ses obligations militaires qui dureraient en cette période-là (nous nous rapprochons à grands pas de la guerre de 14-18) une paire d'années ; nous retrouvons également cette fierté, cette pugnacité, ce besoin d'affirmer sa valeur aussi bien physique qu' intellectuelle et morale de notre "petit paysan mossétan" (c'est ainsi qu'il se désigne) revenu dans sa très bourgeoise ville de Perpignan "avec, cousu sur sa manche, le petit galon d'or de sous-lieutenant"...

L'Histoire étant un éternel recommencement, la Crise Viticole qui fait la UNE aujourd'hui de nos Quotidiens secouait déjà, mais pour d'autres raisons, les campagnes et villes du Midi ce qui eut pour curieuse conséquence l' affectation de notre conscrit mossétan dans un bataillon disciplinaire ; ceci à son corps défendant, évidemment .

*Je vous rappelle que ces **Souvenirs de début de siècle** furent mis par écrit dans les années 42-43.*

...Le cinq Octobre 1908, je partis à Rodez pour accomplir mes deux années de service militaire au 122ème régiment de ligne.

Ce régiment avait été déplacé en 1906 de Montpellier à Rodez par mesure disciplinaire à la suite des troubles du Midi occasionnés par la crise viticole.

En 1905, le prix du vin, par suite de la fraude et de la surproduction, était tombé à 5 F l'hectolitre et même au-dessous. Les vigneron conduits par un apôtre de la viticulture, Marcellin Albert et par Ferroul, maire de Narbonne, avaient organisé des meetings dans les villes du Midi ; à Narbonne, des manifestants avaient été tués par la troupe ; à Béziers, à Montpellier, les soldats avaient hésité à marcher contre les paysans. L'ordre revint grâce à la lourde poigne du ministre Clémenceau, les régiments d'infanterie de la 16ème région furent tous déplacés.

Les officiers du 122ème n'étaient guère contents, étant brusquement tombés de Montpellier, ville universitaire et mondaine, à Rodez, petite ville bigote où les gens vivaient chez eux, ne se fréquentant pas, et où l'unique distraction était le concert donné le Dimanche après midi dans le petit square voisin du Foiral, par la musique mili-

taire.

Drôle de petite ville, hostile aux soldats, froide, renfermant une vingtaine d'institutions religieuses florissantes, bâtie au sommet d'une colline et dominée par sa belle cathédrale massive que l'on aperçoit de vingt kilomètres à la ronde.

Quand nous revenions d'un exercice en campagne, d'une marche ou d'une séance de tir vers Sainte Radegonde, au moment où le sac pèse le plus, quand on approche du repos, il fallait faire un kilomètre et demi de montée au pas cadencé ; c'était dur ! Un jour même je roulai évanoui dans le fossé de la route.

Je restai six mois à la caserne Sainte Catherine, puis six autres mois comme caporal à la grande caserne du Foiral, sous les ordres d'un capitaine corse qui était la plus belle mécanique à discipline que j'aie jamais vue. C'est sous ses ordres que je suis devenu un homme car j'y ai appris le calme sous les pires vexations.

Notre compagnie, dressée à l'allemande, manoeuvrait comme une belle machine et nos chambrées astiquées au cul de bouteille brillaient comme des miroirs ; mais, en revanche, elle était citée comme compagnie disciplinaire où échouaient les fortes têtes du régiment et, chaque soir, un bon cinquième-

me de l'effectif était consigné ou couchait en salle de police.

Aussi je fis l'impossible pour être reçu élève officier de réserve et le 1er Octobre 1909 je rentrais au cours spécial à Montauban.

Je quittai Rodez avec un grand soupir de satisfaction, ne gardant que le souvenir d'y avoir connu un artiste de grande classe, Henri Benoit, futur alto du Quatuor Capet. Nous nous étions connus à l'infirmerie où nos couchettes étaient voisines. Chaque jour, après la visite du major, il tirait son violon de l'étui et travaillait les sonates de Bach, de Haendel et de Beethoven ; c'était pour moi un régal sans pareil et depuis lors, Benoit est mon meilleur ami.

Il est à Paris en ce moment et joue souvent à la radio ; quand je l'entends, je revois la vieille infirmerie de Ste Catherine, j'entends les quadruples cordes de la grande chaconne* du vieux Cantor de Leipzig... C'est loin ! Un brouillard monte à mes yeux car ces belles heures, ces belles émotions, ne reviendront plus pour moi !

Le cours des élèves officiers de réserve des 16e, 17e, 18e régions était installé à la caserne Ville Nouvelle à Montauban et durait du 1er Octobre au 25 Mars.

Nous étions 105 jeunes gens, des instituteurs, des curés, des notaires, des avocats, des ingénieurs... qui étions dressés par trois officiers d'élite dont je garde le meilleur souvenir. Ils me firent aimer le métier militaire en m'en montrant la vraie grandeur faite toute d'abnégation. Avec eux, je compris le vrai sens du mot "servir".

Pourtant, la vie y était rude, et si j'ajoute qu'en hiver, Montauban est une ville maussade et humide car il y pleut trois jours sur quatre, on verra que nous nous préparions bien à notre grade de sous-lieutenant, car les distractions étaient rares.

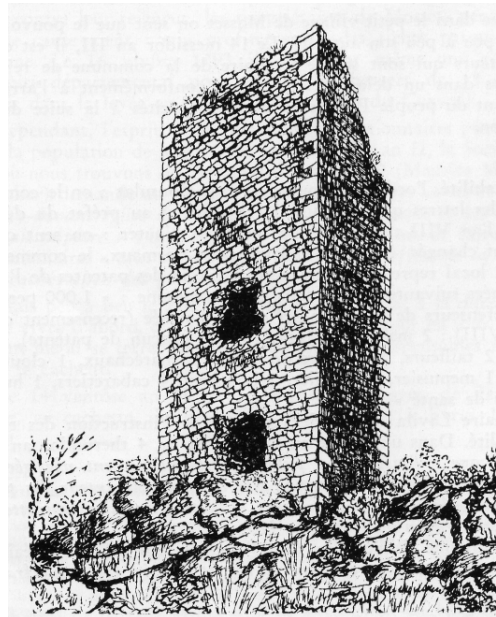
Je travaillais tous les soirs jusqu'à dix et onze heures pour éviter un échec ; le dimanche, je parcourais le musée Ingres ou les bords du Tarn. Les six mois furent vite passés et le 1er Avril 1910, j'étais nommé sous-lieutenant de réserve au 53ème d'infanterie à Perpignan. Quelle joie ! Je revenais dans ma ville avec un petit galon d'or sur la manche.

Je n'éprouvais aucune basse vanité, mais un sentiment de fierté légitime ; le petit paysan en blouse noire de l'Ecole Supérieure ne raserait plus crain-

tivement les murs de la rue Saint Martin, il avait fait son chemin.

Je ne garde aucun souvenir particulièrement remarquable des six mois passés à Perpignan comme sous-lieutenant à la 7ème compagnie, celle du capitaine Lagarde.

De bon matin, avec le sous-lieutenant André, nous faisons manœuvrer les hommes au Champ de Mars ou sur les glacis des remparts de Vauban qui enserrant la Citadelle et le Palais des rois de Majorque.



TOUR DE MASCARDA

L'après midi, nous faisons du service en campagne du côté des carrières de Baixas ou sur les friches de Torremila au nord de Saint Estève. Le capitaine arrive à cheval au milieu des séances, fait une juste critique de nos évolutions puis revient à la caserne se plonger dans les registres d'ordinaire ou les cahiers du magasin de compagnie. Je me souviens que nous avons enlevé à l'assaut à la baïonnette maintes et maintes fois la poudrière du Champ de Mars et le bois de chênes lièges situé près du passage à niveau de la route de Rivesaltes.

L'expérience des premiers mois de guerre en 1914 montrera que ces exercices pareils aux combats de 1870 n'ont plus aucune valeur quand on connaît la puissance terrible du feu des engins modernes et en particulier de la mitrailleuse.

Le 10 Juin 1910 eurent lieu les grandes fêtes du centenaire des Platanes ; il y eut, à la Promenade, un grand concert donné par la musique de la Garde Républicaine venue de Paris et au Square, on représenta, au cours d'une manifestation nocturne, une version de l'Arlésienne d'A. Daudet en catalan. J'étais officier de service ; aussi je ne manquai aucune de ces belles réunions.

A la mi-Août, le 53ème se déplaça par Axat, Limoux, Trèbes et Castres sur la Montagne Noire où eurent lieu de grandes manœuvres de corps d'armée, la 32ème division, la nôtre étant opposée à la 31ème.

Après un assaut magistral près de Mazamet, plus spectaculaire qu'instructif, le 53ème revint à Perpignan où je fus rendu à la vie civile, le 27 Septembre 1910 ; quelques jours après, j'étais nommé instituteur adjoint à Canet.

(A suivre)